

Études littéraires africaines

Cahiers de Littérature Oraie, (Paris : Presses de l'INALCO), n°82 (*Jouer avec le genre dans les arts de la parole*, dir. Sandra Boehringer, Sandra Bornand, Alice Degorce), 2018, 189 p. – ISSN 2266-1816



Rocío Munguía Aguilar

Numéro 47, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1064797ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1064797ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Munguía Aguilar, R. (2019). Compte rendu de [*Cahiers de Littérature Oraie*, (Paris : Presses de l'INALCO), n°82 (*Jouer avec le genre dans les arts de la parole*, dir. Sandra Boehringer, Sandra Bornand, Alice Degorce), 2018, 189 p. – ISSN 2266-1816]. *Études littéraires africaines*, (47), 258–260.
<https://doi.org/10.7202/1064797ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'article de Naminata Diabate dénonce néanmoins l'exploitation que leurs œuvres peuvent y subir.

La question de l'hybridité aurait pu être approfondie par des approches transartistiques, intermédiaires et transnationales ; celles-ci manquent quelque peu à cet ouvrage. On regrette aussi que le *queer* n'y soit abordé que sous l'angle de l'homosexualité et dans une bien moindre mesure de la bisexualité, ce qui réduit considérablement les multiples orientations qu'offre cette notion. Ce livre rend toutefois compte d'un important corpus littéraire et artistique et propose de riches pistes de réflexion à propos des études de genres dans le contexte africain.

■ Marjolaine UNTER ECKER

CAHIERS DE LITTÉRATURE ORALE, (PARIS : PRESSES DE L'INALCO), N°82 (JOUER AVEC LE GENRE DANS LES ARTS DE LA PAROLE, DIR. SANDRA BOEHRINGER, SANDRA BORNAND, ALICE DEGORCE), 2018, 189 P. – ISSN 2266-1816.

Spectacles, chansons, performances théâtrales, slogans : le numéro 82 des *Cahiers de Littérature Orale* se propose d'analyser une variété d'expressions artistiques, rituelles et discursives produites, de manière ponctuelle ou quotidienne, au Maghreb, en Afrique subsaharienne et en France, qui interrogent les lignes traditionnelles de partage entre le masculin et le féminin. À la croisée de plusieurs disciplines, Sandra Boehringer, Sandra Bornand et Alice Degorce réunissent en effet dans cette livraison cinq articles qui disent combien les arts de la parole – en tant qu'événements, actions et/ou discours – permettent de négocier et de déplacer, voire de transformer les identités de genre dans différents espaces et contextes culturels.

Deborah Kapchan ouvre la discussion en se basant d'emblée sur l'un des concepts qu'on retrouvera dans l'ensemble du numéro : celui de *performance*. Définie comme un « événement », voire comme un « art » dans lequel des pratiques esthétiques (paroles, gestes, postures) sont déployées, cette notion, devenue un véritable champ d'étude dans le monde anglophone (*Performance Studies*), est en effet le prisme à travers lequel l'ethnologue analyse la *halqa*, la forme théâtrale pratiquée au Maroc dans des espaces publics, et qui a connu un changement paradigmatique au cours des années 1990. En effet, si jusqu'aux années 1980-1990, cette pratique oratoire était réservée à des interprètes et à un public masculins, une enquête de terrain a permis à D. Kapchan de constater l'ouverture de cet espace à des femmes, qui l'auraient non seulement investi, mais

aussi transformé en s'appropriant ses codes pour se construire une autorité. À travers l'exemple d'une femme herboriste, dont elle suit les gestes et oraisons au marché, la chercheuse montre les différentes stratégies (manipulation des corps des spectateurs, injonction à des attitudes de soumission, revendication des généalogies féminines...) par lesquelles les femmes « portent sur scène de nouvelles dispositions » (p. 39). Alors qu'au Maroc, ce sont les femmes qui font irruption dans une pratique traditionnellement masculine, Laure Carbonnel montre, à son tour, qu'au Mali, le dépassement de divisions sexuées s'organise à travers une collaboration mixte.

S'intéressant à la bouffonnerie rituelle dans ce pays (actes de raillerie à l'occasion de cérémonies), l'anthropologue observe que le retournement des interactions ou des codes socialement genrés (tenues, division des tâches, jeux de séduction...) s'effectue, dans ce contexte, par des hommes et des femmes, de manière transversale, grâce au caractère ludique et à la distance que la performance-interprétation permet. La mise en cause des assignations de genre est par ailleurs traitée par Karima Ramdani, dans l'étude qu'elle consacre aux *Azriat* de l'Algérie. Ces chanteuses et danseuses (aujourd'hui disparues mais ayant atteint un statut d'artistes honorées) incarnent en effet l'expérience de la femme libérée sur le plan économique et sexuel, soit l'antithèse de la femme idéale, que le regard colonial mais aussi indigène, ne manquèrent pas de condamner. Tournées vers la France, les deux dernières contributions portent ouvertement des revendications d'ordre féministe et politique.

Aurélie Marchand restitue une expérience menée en 2015, dans un hôpital psychiatrique de Lozère, aux côtés d'Audrey Montpied (comédienne) et d'Hélène Soulié (metteuse en scène). Au cœur du dispositif, mêlant ethnologie et pratiques artistiques, un travail d'observation (des entretiens, des ateliers de théâtre et d'écriture avec des patient·e·s et des soignant·e·s) visait à explorer le genre « comme une identité politique provisoire, plurielle et instable » (p. 94). « L'espace fou du langage » (discours fragmentés et décousus, phrases rythmiques et répétitives, tons monocordes...), à travers lequel les femmes se racontent et s'écartent des catégories normatives, a ainsi permis à cette équipe de déceler dans la *folie*, en tant que « construction sociale des marges », « un terrain de jeu subversif » du genre (p. 95). Natacha Chetcuti-Osorovitz et Fabrice Teicher prennent enfin le cadre des mobilisations contre le « mariage pour tous » pour analyser les supports de propagande (tracts, affiches, slogans, chansons...) mobilisés pour lutter contre un « 'ennemi unique' » : « le *gender* » (p. 125). Or, de l'analyse de

la sociologie et de l'historien ressort l'association quasi-systématique de propos antisémites, homophobes et sexistes opérée dans ces supports par des codes souvent détournés (le cas du rap traditionnellement opposé aux mouvements réactionnaires est ainsi commenté). Ce dossier d'une grande actualité dans les réflexions et les critiques qu'il dessine est complété par un hommage à Marie-Louise Tenèze (1922-2016 ; spécialiste du conte français) et par des recensions qui prolongent l'approche intersectionnelle et pluridisciplinaire de ce numéro.

■ Rocío MUNGUÍA AGUILAR

PRÉSENCE FRANCOPHONE, (COLLEGE OF THE HOLY CROSS), N°88 (FIGURATIONS SPATIALES FRANCOPHONES : ESSAIS GÉOCRITIQUES, DIR. M. Mbaye Diouf), 2017, 130 P. – ISSN 0048-5195.

Présentant cette livraison, Mbaye Diouf, de l'Université McGill, y voit la troisième tentative d'une « analyse systématique d'un corpus africain sous l'angle de la géocritique » (p. 5), la première étant celle de Pierre Gomez, *Territoire, mythe, représentation dans la littérature gambienne. Une méthode géocritique* (2003), la deuxième, celle de Xavier Garnier, « Pour une géocritique des littératures en langues africaines » (revue *Études littéraires*, 2015).

Selon Xavier Garnier, la géocritique a pour quintessence les cinq mots suivants : corps, mouvement, lieux, espace et langue. Mbaye Diouf justifie ces mots en affirmant qu'« étudier l'écriture de l'espace dans le texte littéraire revient d'abord à circonscrire et à quantifier ce (ceux) qui donne(nt) vie à cet espace et, simultanément, à établir et à qualifier celui (ceux) à qui cet espace donne vie. Autrement dit, une analyse de la spatialité dans le texte littéraire doit considérer celui-ci non pas comme simple référent géographique plus ou moins codé dans les narrations ou comme simple terrain d'accueil de la vie des communautés et des personnages, mais plutôt comme composante générative de l'écriture et donc comme potentialité géocritique » (M. Diouf, p. 5).

La particularité de ce numéro analysant l'espace dans les œuvres africaines est de proposer un élargissement aux textes francophones, contrairement à la première tentative, qui était focalisée sur la seule littérature anglophone gambienne, et à la deuxième, qui s'est intéressée uniquement aux textes africains écrits en langues africaines. En effet, ce numéro regroupe les premières études présentées lors du colloque international organisé en avril 2016 à l'Université